



La chaîne des langues

■ ■ " Robert Lafont parle du *Grand voyage d'Ulysse d'Ithaque* " « Robert Lafont parla del *Viatge grand de l'Ulisses d'Itaca* » ■ ■

■ ■ Traduction complète

La traduction de la partie centrale de l'Odysée

■ **Patrick Sauzet** : *Robert Lafont, bonjour. Merci d'être venu nous rejoindre ici, au Mirail, pour nous parler particulièrement de cette œuvre de toi, de cette œuvre dont tu as pris possession... Il s'agit donc de l'Odysée dont il faut appeler la traduction que tu viens d'en donner : Lo Viatge Grand de l'Ulisses d'Itaca (Le grand voyage d'Ulysse d'Ithaque). Et bon, cette œuvre est l'occasion, avant de t'écouter – si tu veux bien – lire quelques passages, de quelques questions que je voulais, que nous voudrions me semble-t-il, et que, à mon avis, nous devrions te poser. C'est d'abord, c'est une fois de plus, dans ton œuvre et aussi dans une œuvre occitane, la présence de la Grèce. Il me semble qu'il y a un lien particulier dans ton œuvre de fiction, et je pense à l'Icòna dins l'Iscla, en particulier : la Grèce joue un rôle important. Là, dans l'Icòna c'est une Grèce apocalyptique ; ici, c'est une Grèce de début, de modèle, une découverte, voilà. Peux-tu dire un mot à ce sujet, sur la Grèce et l'occitan, sur la Grèce et ton œuvre ?*

Robert Lafont : Oui ! Écoute, il y a... moi, je suis occitan de Provence, il y a un lien naturel à travers la mer entre la côte provençale et le monde de la Grèce. J'ai été plusieurs fois en Grèce et j'ai appris le grec ; j'ai une culture aussi bien grecque qu'occitane et, je devais donc un jour en arriver à me confronter au problème, -du problème, nous pourrions en parler-, de la traduction de... non pas de l'Odysée, mais d'un tiers de l'Odysée, la partie centrale, dans une versification occitane, et au problème du passage d'une langue à l'autre. Alors, il y a naturellement une passion certaine pour la langue grecque, pour la poésie homérique et, il y a, peut-être, l'idée qu'une traduction occitane donne quelque chose de non-académique. Parce que les traductions françaises sont toutes, de quelque manière qu'on prenne le problème, académiques ; alors la langue française avec son collet, avec sa façon de dire, est une langue académique. L'occitan, l'occitan de cette traduction est le langage provençal de la mer, c'est un langage de marins, de ports et donc on est plus à son aise.

■ **PS** : *Et il y a déjà justement un précédent pour ce qui est de la traduction. Tu parles dans a préface du travail de Charloun Rieu.*

RL : Et bien il y a la traduction de... deux essentielles : celle de Charloun Rieu qui était un paysan félibre qui a été aidé dans sa traduction de l'Odysée, - il a fait une traduction en prose qui à mon avis ne donne pas exactement les connotations du texte grec- ; et il y a la magnifique traduction de Carles Riba. J'ai connu Carles Riba. Nous avons parlé de sa traduction de toute l'Odysée qui est finalement aussi bien un chef-d'œuvre de la littérature catalane que de la littérature grecque. Alors il y avait ces deux références et ensuite ma propre expérience, mon expérience de la métrique occitane, de la versification occitane, et donc, je me suis mis au travail.

■ **PS** : *Et donc là, tu parles là, dans... Tout à l'heure tu évoquais la Provence, la complicité ou la connexion entre la Provence et la Grèce... Et finalement, est-ce que ? bon, c'est donc une traduction,*

disais-tu, en provençal de la mer ; et pour l'occitan, y a-t-il finalement un genre de subsidiarité dialectale, pour cela ? Pourrait-on imaginer une Odyssée qui soit en occitan traduite en dialecte des Landes ou en limousin ? Ou bien justement, l'occitan peut-il, comme ici, spécialiser ses dialectes, comme le faisait le grec, pour tel ou tel genre ?

RL : C'est possible. C'est possible. Que quelqu'un le fasse ! Moi, je suis un écrivain de Provence, donc mon occitan... J'ai écrit en occitan central, mais enfin, mon occitan poétique est surtout le provençal, la langue de Mistral, disons le provençal rhodanien et c'est donc essentiellement une traduction en occitan rhodanien.

■ **PS :** *Et alors là, tout à l'heure tu parlais justement de traduction, tu parlais du mètre. Je pense qu'il y a là l'importance du travail sur le mètre : c'est inventer un mètre pour traduire qui rende effectivement quelque chose, nous verrons tout à l'heure.*

RL : Il y a une traduction, bon. La versification grecque ancienne est une versification basée sur l'alternance de syllabes longues et de syllabes brèves. Le dactyle, le mètre : le dactyle, c'est une longue et deux brèves qui peuvent être remplacées par deux longues. Alors là, c'est impossible. La langue grecque, d'ailleurs, a totalement changé et l'épopée crétoise du dix-septième siècle est dans un grec tonique, avec un accent tonique et c'est une... c'est comme dans les langues romanes, comme dans l'occitan moderne, l'italien, l'espagnol. La langue est une langue de tonicité et le rythme du vers est tonique.

■ **PS :** *Il est syllabique.*

RL : On ne peut que faire ce passage. Mais c'est là que tout se joue parce qu'il faut donner une transposition qui donne l'idée de ce qu'est le texte grec. Le texte grec est cet hexamètre dactylique. Neuf mille vers : neuf mille hexamètres dactyliques qui se suivent. Comme tu le sais, le poète fait continuellement des enjambements d'un vers à l'autre. Donc, c'est un genre d'immense discours en prose où tu dois entendre, en dessous du discours, un écho incessant de rythmes qui, en grec ancien, était l'alternance longue-brève e qui, maintenant, doit être une alternance tonique-atone. Et c'est donc ce que j'ai essayé parce qu'il fallait d'abord trouver un mètre qui convienne : l'hexamètre dactylique avec l'enjambement peut atteindre quatorze syllabes, il peut arriver à dix-huit. Et moi, j'ai pris un vers de seize syllabes, parce qu'il est en dehors de la longueur maximale à laquelle l'oreille française est habituée, l'alexandrin, le fameux alexandrin qui est sec, qui te fait tellement sécher d'ennui. Bon, je le trouve académique. J'ai donc trouvé un vers bien plus déployé, qui aille dans le temps, à son rythme et qui donne finalement, quand il y a enchaînement, l'idée d'un discours, ce qu'est l'*Odyssée*. L'*Odyssée*, c'est un conte, et j'ai pris la partie centrale, qui est les *Voyages d'Ulysse* dans laquelle, en partie, c'est Ulysse qui raconte à l'occasion du récit chez les Phéaciens ; c'est donc un récit qu'il faut suivre et il doit se dérouler. Alors il reste des difficultés par ce qu'il y a le monde social et le monde spirituel des Grecs. Alors la grosse difficulté que je peux... que j'ai essayé de cerner, ce sont les fameuses épithètes de nature.

■ **PS :** *Oui et sont récurrentes.*

RL : Dès... L'*Odyssée*, comme l'*Illiade*, ce sont des poèmes qui sont faits un peu... qui sont remontés avec des hémistiches, des moitiés de vers et chaque hémistiche est une épithète de nature. C'est une façon de dire par exemple non pas « Ulysse parle », mais πτερόεντα προσηύδα : « il fait des paroles ailées ». Et cela fait la moitié d'un vers « les paroles ailées » : πτερόεντα προσηύδα. Cela fait la moitié d'un hémistiche, d'un hexamètre. Alors, je le conserve naturellement, en le provençalisant un peu : chaque nom de dieu reste un nom de dieu. C'est un monde étrange que le monde de l'*Odyssée*. C'est un monde très réaliste avec tout le vocabulaire de métiers, de marins, de paysans très enracinés dans les réalités matérielles et c'est un monde où les dieux sont derrière la porte, ils sont là, sans cesse. On est en contact perpétuel avec l'autre monde, avec le monde des dieux.

Le rythme du vers

■ **Patrick Sauzet :** *Là tu poses parfois la question justement de la relation (question qu'ont posée quelques historiens) de la relation des Grecs avec leurs dieux. Y croyaient-ils, ou pas ? Qu'est-ce... Ce n'est pas une foi dans le sens...*

Robert Lafont : Ça ne l'est pas... On ne peut pas poser le problème avec une conception moderne ou christianisée de la foi. Ils croyaient à la présence dans le monde de principes divins et pour plus de commodité, ils leurs donnaient des formes humaines. Des hommes, des femmes, avec des passions, avec... Il y avait finalement deux humanités : une humanité où vivaient les hommes sur terre et une autre humanité supérieure, qui était l'humanité des dieux, avec toutes leurs passions humaines et des

pouvoirs que les humains n'ont pas. Le pouvoir d'apparaître quand ils le veulent, de parcourir l'espace d'un lieu à une autre, enfin, les pouvoirs d'une présence divine dans le réel. Et comme Ulysse va dans des pays complètement inconnus, il est toujours aux portes d'un autre monde. Et l'autre monde apparaît et c'est cela l'*Odyssée*. C'est cela : la grande poésie de l'*Odyssée*, c'est la présence de l'autre monde dans le monde.

■ **PS** : *C'est cela, bon alors, - nous reviendrons peut-être tout à l'heure sur le rythme parce que... Tu parles là de limite et je pense... La limite effectivement... tu parles du monde grec tel qu'il apparaît dans l'*Odyssée*, le fait qu'il est centré sur la mer Egée que... Bon là, c'est le monde clair et connu et Ithaque en est déjà le bord et ensuite, il y a des au-delà de ce monde qui sont... Il y en a un au Nord qui est (...), il y a le Sud.*

RL : C'est surtout le grand moment, peut-être le lirai-je, le moment extraordinaire de l'*Odyssée* où Ulysse va dans un pays où il fait toujours nuit, le pays des Cimmériens parce qu'en tant que navigateurs, ils avaient l'expérience de mondes où il..., de mondes, Hyperboréens. Mais ils ne se les expliquaient pas. Alors, ils voyaient un jour où tout... où il fait toujours nuit, et un monde où c'est toujours le jour ; et Ulysse va, il fait le sacrifice. Un sacrifice qui est un sacrifice d'une grande barbarie. Les bêtes sont égorgées autour d'un trou qu'il fait dans la terre et les morts qui n'ont plus aucunes forces viennent y boire le sang, le sang...

■ **PS** : *Pour reprendre des forces...*

RL : Pour reprendre des forces. Et la mère d'Ulysse monte de..., des Enfers, à l'odeur du sang et Ulysse parle avec sa mère, et elle lui explique ce qui lui est arrivé. C'est un moment extraordinaire ! Parler avec sa mère morte. Il fait revenir sa mère morte des Enfers. C'est un grand moment de l'*Odyssée* !

■ **PS** : *Donc là, et bien cette rencontre avec les morts, c'est la limite de la frontière. Et là, la frontière et l'épopée sont liées dans l'*Odyssée* ?*

RL : L'adieu de la mère qui est morte, qui ne peut pas saisir le monde des vivants et c'est une chose très pathétique !

■ **PS** : *Oui.*

RL : Il y a un pathétisme là dedans, il y a un pathétisme des morts-vivants dans le paganisme antique. Ils sont morts, ils s'approchent avec la nostalgie de la vie. C'est pour cela qu'ils viennent boire du sang par ce qu'ils sont... Tu te rappelles le passage de Virgile quand Énée va aux Enfers, où les morts sont sur le bord du Styx et qu'ils crient, qu'ils crient : « Venez, venez » et qu'on n'entend rien qu'un bruissement imperceptible. Ils n'arrivent pas à crier. C'est cela le pathétisme de la mort.

■ **PS** : *La mort, car ils restent les « pauvres »... Le mot occitan « paure » pour dire « feu » à propos des morts, peut sembler un souvenir comme ça, de cette idée de plaindre les morts qui n'ont plus cette...*

RL : Ah! il faut plaindre les morts.

■ **PS** : *Le regret de la vitalité.*

RL : Pour les Grecs, les dieux, enfin la création offre à l'homme la vie. C'est une chance formidable de vivre ! Rien ne remplace la chance d'être en vie.

■ **PS** : *Et alors, dans le rythme du vers dont nous parlions, tu parles de pas, et tu parles aussi de bateau. Il a retrouvé, tu dis que...*

RL : Bon là... tu sais. Le vers qui fait des longues et des brèves, son rythme essentiel est le résultat de la coupe penthémimère la plus fréquente, après le cinquième demi... demi-mesure, je ne dis pas pied, parce que...

■ **PS** : *Ce sont des syllabes ?*

RL : ... des groupes de syllabes. Et il y a l'heptémimère après le septième avec le trihémimère et là il y a deux coupes. J'ai des vers : j'ai essayé tout cela. J'ai joué avec les coupes. Et puis, je me suis dit, qu'est-ce qu'une coupe ? La coupe inverse le rythme du vers. Pourquoi ? La coupe est après une longue, donc a un moment, disons, un temps fort pour parler de façon moderne. Et tu recommences le second hémistiche sur des tons faibles et donc le rythme s'inverse. C'est cela : le rythme s'inverse et ce rythme te suit continuellement. Alors moi, comme par un genre de synesthésie, j'avais éprouvé cela, et tout le monde peut l'éprouver, au sujet de ce qu'on appelle le roulis (en occitan : *lo rotladís*). Tu vas sur une petite barque, il suffit de prendre la mer et la petite barque fait comme ça..., elle tombe et elle

se relève, elle fait comme un vers. Mais, il y a toujours une chose sensible entre un moment et l'autre. Le roulis est...

■ **PS** : *Oui, un temps marqué...*

RL : Il y a une marque et c'est cela l'expérience de la navigation, l'expérience de la mer, pas pendant la tempête, mais de la mer. Et pour moi, l'*Odyssée* est bercée par un rythme de barque.

■ **PS** : *Et alors, donc là, dans cette Odyssée, tu as fait une sélection, un choix. Est-ce un choix de sélection lachmanienne, c'est-à-dire, pour dire « voilà, je ne garde que la partie la plus authentique, la plus ancienne, le centre le plus au centre », ou est-ce un choix de nécessité ou de choix esthétique.*

RL : Bien, c'est un choix immédiat. Ce n'est pas un choix très pensé. Il y a trois parties dans l'*Odyssée* qui est un montage. Il y a la *Télémaquie*, c'est avec Télémaque ; il y a les *Voyages d'Ulysse* et il y a la *Mort des prétendants*. Alors, j'ai pris le centre. Le centre parce que c'est la partie centrale, et d'ailleurs, *L'Invocation à la muse* n'est pas faite pour toute l'*Odyssée*. Elle est faite pour le centre, cette invocation qui dit : « Muse, tu vas me raconter les voyages d'Ulysse », pas la *Mort des prétendants*, pas les voyages de Télémaque...

■ **PS** : *Cette invocation est répétée, il est reprise deux fois, elle est séparée par un...*

RL : C'est ça. Alors j'ai pris la partie centrale parce que c'est vraiment l'ossature :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν...

■ **PS** : *C'est ça. Voilà, l'ouverture grecque et alors qu'est-ce que cela donne dans ta traduction occitane ce début grec ? On peut ainsi mettre directement en parallèle les deux langues comme tu le proposes.*

RL : Et bien je l'ai :

*C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire,
Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte,
Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit,
Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses,
en luttant pour survivre et ramener ses gens.
Hélas ! même à ce prix, tout son désir ne put
sauver son équipage : ils ne durent la mort
qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil,
avaient mangé les bœufs ; c'est lui, le Fils d'En Haut,
qui raya de leur vie la journée du retour.
Viens, ô fille de Zeus, nous dire, à nous aussi,
quelqu'un de ces exploits.*

L'Odyssée, chant I-V, v. 1-10,

texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition les Belles Lettres », 1967.

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν·
πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω·
πολλὰ δ' ὃ γ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὄν κατὰ θυμόν,
[5] ἀρνύμενος ἦν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἐταίρων.
Ἄλλ' οὐδ' ὣς ἐτάρους ἐρρύσατο, ἰέμενός περ·
αὐτῶν γὰρ σφετέρησιν ἀτασθαλίησιν ὄλοντο·
νήπιοι, οἱ κατὰ βοῦς Ὑπερίονος Ἥελίοιο
ἦσθιον· αὐτὰρ ὁ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ.
[10] Τῶν ἀμόθεν γε, θεᾶ, θύγατερ Διὸς, εἰπέ καὶ ἡμῖν.

■ **Patrick Sauzet** : *Tu dis donc effectivement et en fin de compte que tu as traduit ἠῆρες par « héros »...*

Robert Lafont : Et oui. C'est le premier mot du poème.

■ **PS** : *Oui : ἠῆρες μοι, « Ce héros... ». Et donc, par la suite effectivement, tu as gardé effectivement, tu le disais, une traduction vers à vers, par exemple, il y a le fameux enjambement de νήπιοι en grec et là tu l'as rendu par leis abestits (les idiots).*

RL : Renvoyé ainsi, en rejet au vers suivant, oui.

■ **PS** : *Je vois que tu es fidèle au texte grec...*

RL : Oui, totalement...

■ **PS** : *Et tu ne sais pas si quelqu'un l'a fait dans quelque autre langue.*

RL : Traduire vers à vers ? Je ne sais pas.

■ **PS** : *Bérard a traduit en français pour ce...*

RL : Toujours ces alexandrins qui sont insupportables.

■ **PS** : *C'est mécanique et répétitif. Tu dis que ce vers – disons ce vers – de seize syllabes, d'accord ? ce vers de seize syllabes que tu as donc choisi, en fonction des circonstances, tu le recoupes en trois ou quatre, enfin...*

RL : Toutes les coupes possibles...

■ **PS** : *Oui, tu fais huit, oui.*

RL : Toutes les coupes possibles et deux coupes...

■ **PS** : *Huit-huit ou six-six-..., oui.*

RL : Et oui.

■ **PS** : *Et là, cela permet effectivement...*

RL : Quatre-six-six par exemple.

■ **PS** : *Oui, aussi d'avoir cette variété...*

RL : Oui, six-quatre-six...

■ **PS** : *Et tu parles aussi à un moment en grec d'une ressource d'expressions qui, dis-tu, peut être comme l'« étoupe » du vers en lui donnant la bonne mesure, l'étoupe que sont les particules... Et moi, j'ai l'impression qu'en occitan, ce qui joue un peu un rôle équivalent c'est peut-être la suffixation. L'occitan n'a pas beaucoup de particules, mais a une sorte de..., il est un peu souple au niveau des suffixes et là, cela permet, peut-être, de faire ce travail de comblement avec une étoupe, comme tu dis, de calfatage du vers, pour rester dans la métaphore marine. Serais-tu d'accord avec ceci ? L'idée que la dérivation occitane joue un peu le rôle de la particule grecque ?*

RL : La dérivation occitane et ensuite quelques expressions syntaxiques : « c'est sûr, c'est vrai, zou ! »

■ **PS** : *« Zou ! » Oui. Car c'est aussi un matériau effectivement disponible. Un matériau phatique pour combler l'espace, d'accord, bon. Alors donc là, tu nous as lu « l'Évocation à la muse », l'entrée dans le poème. Si tu devais choisir, - parce que nous ne pourrions malheureusement pas écouter, nous ne pourrions pas nous faire dire par la muse à travers toi toute l'Odyssée-, que choisirais-tu de lire ?*

RL : Et bien, nous pouvons commencer par le début de cette partie centrale quand il y a eu l'assemblée des dieux, et Jupiter, *Jòu* – je l'ai appelé *Jòu-*, envoie Hermès à la grotte de Calypso. Calypso est la nymphe qui depuis des années vit avec Ulysse et qui le retient dans son île qui est...

■ **PS** : *C'est la cachette. Calypso est la cachette.*

RL : Calypso est naturellement... étymologiquement, c'est la cachette. C'est la déesse cachée, c'est-à-dire, c'est curieux parce que psychologiquement, si tu veux, c'est à la fois la volupté, vu qu'ils font l'amour chaque soir (le texte le dit), et c'est la prison.

■ **PS** : *Oui.*

RL : Ulysse est emprisonné par la volupté dans une île perdue.

■ **PS** : *Oui, dans une grotte... métaphorique.*

RL : Et si... et chaque soir il va pleurer sa femme devant la mer.

■ PS : *Devant la mer.*

RL : Et finalement, c'est Calypso qui est sacrifiée... Parce c'est Calypso qui lui donne le moyen de fuir... Et alors, lisons quelques vers si tu veux : « L'Argiphonte... ». L'Argiphonte c'est Hermès, c'est une épithète. Et il arrive en volant et en suivant la mer. C'est un beau passage...

■ PS : *Et cela dépend parce que là il est loin, tu dis qu'en plus Hermès, bien qu'il soit un dieu, bien qu'étant dieu, que pour arriver chez Calypso, Hermès doit faire un long voyage. Ce n'est pas...*

RL : Il fait un long voyage et il voyage..., il vole sur la crête des vagues, tu vois, comme un oiseau :

*Comme il disait, le Messager aux rayons clairs
se hâta d'obéir : il noua sous ses pieds
ses divines sandales, qui, brodées de bel or,
le portent sur les ondes et la terre sans bornes,
vite comme le vent, et, plongeant de l'azur,
à travers la Périe, il tomba sur la mer,
puis courut sur les flots, pareil au goéland
qui chasse les poissons dans les terribles creux
de la mer inféconde
et va mouillant dans les embruns son lourd plumage.
[Pareil à cet oiseau, Hermès était porté
sur les vagues sans nombre.
Mais quand, au bout du monde, Hermès aborda l'île,
il sortit en marchant de la mer violette,
prit terre et s'en alla vers la grande caverne,
dont la Nymphé bouclée avait fait sa demeure.
Il la trouva chez elle, auprès de son foyer
où flambait un grand feu. On sentait du plus loin
le cèdre pétillant
et le thuya, dont les fumées embaumaient l'île.
Elle était là-dedans, chantant à belle voix
et tissant au métier de sa navette d'or.
Autour de la caverne, un bois avait poussé
sa futaie vigoureuse : aunes et peupliers
et cyprès odorants, où gîtaient les oiseaux
à la large envergure, chouettes, éperviers
et criardes corneilles, qui vivent dans la mer
et travaillent au large.
Au rebord de la voûte, une vigne en sa force
éployait ses rameaux, toute fleurie de grappes,
et près l'une de l'autre, en ligne, quatre sources
versaient leur onde claire, puis leurs eaux divergeaient
à travers des prairies molles, où verdoyaient persil et violettes.
Dès l'abord en ces lieux, il n'est pas d'Immortel
qui n'aurait eu les yeux charmés, l'âme ravie.
L'Odyssée, chant V, v. 43-75,
texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1967.*

ὡς ἔφατ', οὐδ' ἀπίθησε διάκτορος ἀργεῖφόντης.
αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλά πέδιλα,
ἀμβρόσια χρύσεια, τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὑγρῆν
ἢδ' ἐπ' ἀπείρονα γαίαν ἅμα πνοιῆς ἀνέμοιο.
εἶλετο δὲ ῥάβδον, τῆ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,
ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὐτε καὶ ὑπνώοντασ' ἐγείρει.
τὴν μετὰ χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς ἀργεῖφόντης.
Πιερὴν δ' ἐπιβάς ἐξ αἰθέρος ἔμπεσε πόντῳ·
σεύατ' ἔπειτ' ἐπὶ κῦμα λάρῳ ὄρνιθι εἰοικώς,
ὅσ τε κατὰ δεινοὺς κόλπους ἄλῳσ ἀτρυγέτοιο
ἰχθύσ ἀγρώσσων πυκινὰ πτερὰ δεύεται ἄλμη·
τῶ ἴκελος πολέεσσιν ὀχῆσατο κύμασιν Ἑρμῆσ.
ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφίκετο τηλόθ' εὐούσων,

ἔνθ' ἐκ πόντου βᾶς ἰοειδέος ἠπειρόνδε
ἦεν, ὄφρα μέγα σπέος ἴκετο, τῶ ἔνι νύμφη
ναῖεν εὐπλόκαμος· τὴν δ' ἔνδοθι τέτμεν εὐούσαν.
πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόσε δ' ὄδμη
κέδρου τ' εὐκαίτοιο θύου τ' ἀνά νῆσον ὀδώδει
δαιομένων· ἢ δ' ἔνδον ἀοιδιάους ὀπί καλῆ
ἴστον ἐποιομένη χρυσεῖη κερκίδ' ὕφαιεν.
ὔλη δὲ σπέος ἀμφὶ πεφύκει τηλεθώωσα,
κλήθρη τ' αἰγείρος τε καὶ εὐώδης κυπάρισσος.
ἔνθα δὲ τ' ὄρνιθες τανυσίπτεροι εὐνάζοντο,
σκῶπές τ' ἴρηκές τε τανύγλωσσοί τε κορώναι
εἰνάλιαι, τῆσιν τε θαλάσσια ἔργα μέμηλεν.
ἢ δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
ἡμερὶς ἠβώωσα, τεθήλει δὲ σταφυλῆσι.
κρήναι δ' ἐξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῶ,
πλησίαι ἀλλήλων τετραμμένα ἄλλυδις ἄλλη.
ἀμφὶ δὲ λειμώνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου
θῆλεον. ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν
θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερφθεῖη φρεσὶν ἦσιν.
ἔνθα στάς θηεῖτο διάκτορος ἀργεῖφόντης.

■ **PS** : *Voilà le persil, là il y en a qui...*

RL : C'est l'île du persil, l'île de Calypso, c'est curieux.

■ **PS** : *Et donc, voilà donc cette grotte paradisiaque, - d'une certaine façon-, de Calypso ; dans ta préface, tu insistes sur deux choses, d'abord cette Calypso, cette amoureuse est aussi quelqu'un qui file sa laine et en plus avec une canette d'or...*

RL : La canette, oui !

■ **PS** : *Donc, elle n'arrête pas de filer et cependant, je vois là en passant, les sacres (« capons fêrs »). Est-ce que c'est un... Les sacres sont pris avec une autre grotte qui est celle de Taven dans Mireille, avec... il y a des sacres.*

RL : C'est ça, des sacres « sur leurs ailes un flamboiement ». Ce sont des sacres. Et bien, c'est à dire que nous trouvons la réalité provençale des oiseaux, des... tout. Tout est identique.

■ **PS** : *Et le sacre existe aussi en grec et bien...*

RL : Et oui. Et puis il y a quelque chose, magnifique celle-là : le dieu qui ressemblait à un goéland qui « çaça li peis e se banha lei plumas drudas dins l'esposc ». [qui chasse les poissons et trempe ses rémiges dans l'écume]

L'arrivée chez les Phéaciens

■ **PS** : *Il y a trois femmes : il y a Pénélope, Calypso, e Nausicaa donc, maintenant...*

RL : Il y a Nausicaa et Pénélope.

■ **PS** : *Et Pénélope, voilà !*

RL : Pénélope, est la femme et elle est aussi l'île. Et il va, il navigue vers Pénélope. C'est ça. C'est Ulysse. Alors, vous savez, vous connaissez l'histoire de Nausicaa. Elle a été utilisée dans bien des tableaux, il y en a un au Musée d'Antibes de Picasso et qui... Alors les jeunes filles sont venues laver du linge. Elles sont venues laver du linge dans un petit fleuve qui se déverse dans la mer et ensuite elles étendent le linge. Et en attendant que le linge sèche au soleil, sur les cailloux, elles jouent à la balle.

■ **PS** : *Oui.*

RL : Elles jouent à la balle. C'est comme ça que la balle va réveiller le pauvre Ulysse qui dormait après une nuit de tempête.

■ **PS** : *Là dans un buisson.*

RL : Dans un buisson dont il sort nu et : « Mon dieu, je suis nu ! » et il met une...

■ PS : *Il arrache une branche.*

RL : Une branche. Une branche avec les jeunes filles qui elles, restent nues, hein ! Les jeunes filles sont nues et..., il se présente à Nausicaa qui lui dit : « Noble étranger », enfin à la grecque : l'accueil. Ulysse est accueilli, et alors, on voit Nausicaa qui arrive avec ses mules en portant du linge à laver.

*Mais tandis que, là-bas, le héros d'endurance,
Ulysse le divin, faisait cette prière,
la vaillance des mules avait jusqu'à la ville emporté la princesse.
Arrivée au manoir splendide de son père,
elle avait arrêté le char devant le porche ;
pareils aux Immortels, ses frères, l'entourant et dételant les mules,
avaient pris et porté le linge à la maison.
Elle gagna sa chambre, où sa vieille Épirote,
Euryméduse, vint lui rallumer son feu :
c'était sa chambrière ; sur leurs doubles gaillards,
les vaisseaux autrefois l'avaient prise en Épire ;
Alkinoos, hors part, l'avait eue en cadeau,
étant le souverain de cette Phéacie où, comme l'un des dieux, le peuple l'écoutait ;
elle était au manoir devenue la nourrice de la vierge aux bras blancs.
Elle alluma le feu et, dans la chambre même, vint servir le souper.
Ulysse se levait et prenait à son tour le chemin de la ville :
en son tendre souci, Athéna le couvrait d'une épaisse nuée,
craignant qu'il ne croisât quelque fier Phéacien qui, l'insulte à la bouche,
voudrait savoir son nom.
Comme il allait entrer en cette ville aimable,
voici qu'à sa rencontre, Athéna s'avavançait :
la déesse aux yeux pers avait pris la figure d'une petite fille ;
une cruche à la main, elle était devant lui, debout, et le divin Ulysse demanda :
ULYSSE. – Mon enfant, voudrais-tu me conduire au logis
du seigneur qui régit ce peuple, Alkinoos ?
Je suis un étranger : après bien des épreuves,
j'arrive de très loin, des pays d'outre-mer ;
de tous les habitants de cette ville et terre, je ne connais personne.
L'Odyssee, chant VII, v. 1-26,
texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1967.*

ὡς ὁ μὲν ἔνθ' ἠράτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
κούρην δὲ προτὶ ἄστῳ φέρειν μένος ἠμιόνοιιν.
ἢ δ' ὅτε δὴ οὐ πατρὸς ἀγακλυτὰ δῶμαθ' ἴκανε,
στήσεν ἄρ' ἐν προθύροισι, κασίγνητοι δὲ μιν ἀμφὶς
ἴσταντ' ἀθανάτοισι ἐναλίγκιοι, οἳ ῥ' ὑπ' ἀπήνης
ἠμιόνοῦς ἔλουν ἐσθῆτά τε ἔσφερον εἴσω.
αὐτὴ δ' ἐς θάλαμον ἐὼν ἦιε· δαίε δέ οἱ πῦρ
γρῆς Ἀπειραΐη, θαλαμηπόλος Εὐρυμέδουσα,
τὴν ποτ' Ἀπείρηθεν νέες ἤγαγον ἀμφιέλισσαι·
Ἀλκινόω δ' αὐτὴν γέρας ἔξελον, οὐνεκα πᾶσιν
Φαιήκεσσιν ἄνασσε, θεοῦ δ' ὡς δῆμος ἄκουεν·
ἢ τρέφε Νausικάαν λευκώλενον ἐν μεγάροισιν.
ἢ οἱ πῦρ ἀνέκαϊε καὶ εἴσω δόρπον ἐκόσμει.

καὶ τότε Ὀδυσσεύς ὦρτο πόλινδ' ἴμεν· ἀμφὶ δ' Αθήνη
πολλὴν ἥερα χεῦε φίλα φρονέουσ' Ὀδυσῆι,
μή τις Φαιήκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας
κερτομέοι τ' ἐπέεσσι καὶ ἐξερέοιθ' ὅτις εἴη.
ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι ἔραννῆν,
ἔνθα οἱ ἀντεβόλησε θεά, γλαυκῶπις Αθήνη,
παρθενικῆ εἰκυῖα νεήνιδι, κάλπιν ἐχούσῃ.
στῆ δὲ πρόσθ' αὐτοῦ, ὃ δ' ἀνείρετο δῖος Ὀδυσσεύς·

Ἦ τέκος, οὐκ ἄν μοι δόμον ἀνέρος ἠγήσαιο
Ἀλκινόου, ὃς τοῖσδε μετ' ἀνθρώποισι ἀνάσσει;
καὶ γὰρ ἐγὼ ξεῖνος ταλαπεῖριος ἐνθάδ' ἰκάνω
τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· τῶ οὐ τινα οἶδα
ἀνθρώπων, οἱ τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν.

RL : Ça c'est un peu.. ce n'est pas ce que je disais : c'est l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens. Ce n'est pas la rencontre avec Nausicaa. Nausicaa c'est avant. Nous allons revenir en arrière, parce que ...

■ PS : « *Là bas dormait Ulysse...* »

RL : Attends... Alors il y a eu la tempête...

■ PS : *Il me semble que je l'ai, il y a le sommeil d'Ulysse : « Là bas dormait Ulysse le divin endueur, écrasé par le sommeil et la fatigue. » C'est ça non ? en p. 48 ? Et après...*

RL : 48 ?

■ PS : *C'est là après...*

RL : A « L'accueil de la jeune fille » c'est ça....

*Or, tandis que, là-bas, le héros d'endurance,
Ulysse le divin, dompté par la fatigue et le sommeil, dormait,
Athéna s'en allait vers les pays et ville des gens de Phéacie.*

*Jadis, ils habitaient Hauteville en sa plaine ;
mais, près d'eux, ils avaient les Cyclopes altiers,
dont ils devaient subir la force et les pillages.*

L'Odyssee, chant VI, v. 1–6, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1967.

ὥς ὁ μὲν ἐνθα καθεῦθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς
ὑπνώ καὶ καμάτῳ ἀρημένος· αὐτὰρ Ἀθήνη
βῆ ῥ' ἐς Φαιήκων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε,
οἱ πρὶν μὲν ποτ' ἔναϊον ἐν εὐρυχόρῳ Ὑπερείῃ,
ἀγχού Κυκλώπων ἀνδρῶν ὑπερηνορέοντων,
οἱ σφεας σινέσκοντο, βίηφι δὲ φέρτεροι ἦσαν.

RL : Bon allons un peu plus loin

■ PS : *Il y a les Phéaciens et après*

RL : Alors il faut... il faut laver le linge. Alors Athéna vient voir... oui ! Voilà, oui ! Donc... Alors quand Athéna réveille Nausicaa :

*Mais l'Aurore, montant sur son trône, éveillait la vierge en ses beaux voiles :
étonnée de son rêve, Nausicaa s'en fut, à travers le manoir, le dire à ses parents.
Elle trouva son père et sa mère au logis.*

*Au rebord du foyer, sa mère était assise avec les chambrières,
tournant sa quenouille teinte en pourpre de mer.*

*Son père allait sortir quand elle le croisa ;
il allait retrouver les autres rois de marque :
les nobles Phéaciens l'appelaient au conseil.*

Debout à ses côtés, Nausicaa lui dit :

NAUSICAA. – Mon cher papa, ne veux-tu pas me faire armer la voiture à roues hautes ?

Je voudrais emporter notre linge là-bas, pour le laver au fleuve : j'en ai tant de sali !...

*Toi d'abord, tu ne veux, pour aller au conseil avec les autres rois,
que vêtements sans tache, et, près de toi, cinq fils vivent en ce manoir,*

deux qui sont mariés, et trois encor garçons, mais de belle venue !

sans linge frais lavé, jamais ils ne voudraient s'en aller à la danse.

C'est moi qui dois avoir le soin de tout cela.

*Elle ne parlait pas des fêtes de ses noces.
 Le seul mot l'aurait fait rougir devant son père.
 Mais, ayant deviné, le roi dit en réponse :*
 ALKINOOS. – *Ce n'est pas moi qui veux te refuser, ma fille,
 ni les mules, ni rien. Pars ! nos gens vont t'armer la voiture à roues hautes
 et mettre les ridelles.
 A ces mots, il donna les ordres à ses gens, qui, sitôt, s'empressèrent ;
 on tira, on garnit la voiture légère ; les mules amenées, on les mit sous le joug
 et tandis que la vierge, apportant du cellier le linge aux clairs reflets,
 le déposait dans la voiture aux bois polis,
 sa mère, en un panier, ayant chargé les vivres,
 ajoutait d'autres mets et toutes les douceurs,
 puis remplissait de vin une outre en peau de chèvre.
 Alors Nausicaa monta sur la voiture.
 Sa mère lui tendit, dans la fiole d'or, une huile bien fluide pour se frotter après le bain,
 elle et ses femmes. La vierge prit le fouet et les rênes luisantes.
 Un coup pour démarrer et mules, s'ébrouant, de s'allonger à plein effort
 et d'emporter le linge et la princesse ;
 à pied, sans la quitter, ses femmes la suivaient.
 L'Odyssee, chant VI, v. 48- 84, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition
 « Les Belles Lettres », 1967.*

αὐτίκα δ' Ἡὼς ἦλθεν εὐθρονος, ἥ μιν ἔγειρε
 Ναυσικάαν εὐπεπλον· ἄφαρ δ' ἀπεθαύμας ὄνειρον,
 βῆ δ' ἵεναι διὰ δώμαθ', ἵν' ἀγγείλειε τοκεῦσιν,
 πατρὶ φίλω καὶ μητρὶ· κινήσατο δ' ἔνδον εὐότας·
 ἦ μὲν ἐπ' ἐσχάρη ἦστο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν
 ἠλάκατα στρωφῶς ἄλιπόρφυρα· τῷ δὲ θύραζε
 ἔρχομένῳ ξύμβλητο μετὰ κλειτοὺς βασιλῆας
 ἔς βουλήν, ἵνα μιν κάλεον Φαίηκες ἄγαυοί.
 ἦ δὲ μάλ' ἄγχι στάσα φίλον πατέρα προσέειπε·
 Πάππα φίλ', οὐκ ἂν δῆ μοι ἐφοπλίσειας ἀπήνην
 ὑψηλὴν εὐκυκλον, ἵνα κλυτὰ εἴματ' ἄγωμαι
 ἔς ποταμὸν πλυνέουσα, τὰ μοι ῥερυπωμένα κεῖται·
 καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ ἔοικε μετὰ πρῶτοισιν εὐόντα.
 βουλὰς βουλευεῖν καθαρὰ χροὶ εἴματ' ἔχοντα.
 πέντε δὲ τοὶ φίλοι υἱεῖς ἐνὶ μεγάροισιν γεγάασιν,
 οἱ δὴ ὀπιούντες, τρεῖς δ' ἠΐθεοι θαλέθοντες·
 οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἴματ' ἔχοντες
 ἔς χορὸν ἔρχεσθαι· τὰ δ' ἐμῆ φρενὶ πάντα μέμηλεν.”
 ὡς ἔφατ'· αἰδέτο γὰρ θαλερὸν γάμον ἐξονομῆναι
 πατρὶ φίλω. ὁ δὲ πάντα νόει καὶ ἀμείβετο μύθῳ·
 “οὔτε τοὶ ἡμιόνων φθονέω, τέκος, οὔτε τευ ἄλλου.
 ἔρχου· ἀτὰρ τοὶ δμῶες ἐφοπλίσσουσιν ἀπήνην
 ὑψηλὴν εὐκυκλον, ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν.”
 ὡς εἰπὼν δμῶεσσιν ἐκέκλετο, τοὶ δ' ἐπίθοντο.
 οἱ μὲν ἄρ' ἐκτὸς ἄμαξαν εὐτροχὸν ἡμιονεῖην
 ὦπλεον, ἡμιόνους θ' ὑπαγον ζευξάν θ' ὑπ' ἀπήνη·
 κούρη δ' ἐκ θαλάμοιο φέρεν ἐσθῆτα φαεινὴν.
 καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν εὐξέστῳ ἐπ' ἀπήνη,
 μήτηρ δ' ἐν κίστῃ ἐτίθει μενοεικέ' ἐδωδὴν
 παντοίην, ἐν δ' ὄψα τίθει, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν
 ἄσκαῷ ἐν αἰγείῳ· κούρη δ' ἐπεβήσετ' ἀπήνης.
 δῶκεν δὲ χρυσεὴ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,
 ἧος χυτλώσαιτο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν.
 ἦ δ' ἔλαβεν μάλιστα καὶ ἠνία σιγαλόεντα,
 μάλιστα δ' ἐλάαν· καναχὴ δ' ἦν ἡμιόνοιον.
 αἱ δ' ἄμοτον τανύοντο, φέρον δ' ἐσθῆτα καὶ αὐτήν,
 οὐκ οἶην, ἅμα τῇ γε καὶ ἀμφίπολοι κίον ἄλλαι.

RL : C'est d'un réalisme total !

■ PS : *Oui. Le réalisme qui n'est pas troublé par... Nous avons vu la récurrence de ces qualificatifs « homériques », donc « la charrette aux belles roues » et ce... c'est vrai, n'empêche pas le réalisme. Cette présence de la qualification « automatique », disons, n'empêche pas...*

RL : Il y a un adjectif qui est l'adjectif grec δῖος « divin », qui ne veut plus dire « divin ».

■ PS : *C'est « brillant » !*

RL : C'est simplement « plus beau que nature ».

■ PS : *Oui δῖος...*

RL : Et cela se produit souvent, eh !

■ PS : *Cela s'applique à Ulysse « δῖος Οδυσσεύς », c'est lui. Ulysse est « δῖος ». Oui.*

RL : Ulysse δῖος Οδυσσεύς :

*On atteint le fleuve aux belles eaux courantes.
Les lavoirs étaient là, pleins en toute saison.
Une eau claire sortait à flots de sous les roches,
de quoi pouvoir blanchir le linge le plus noir.
Les mules dételées, on les tira du char
et, les lâchant au long des cascades du fleuve,
on les mit paître l'herbe à la douceur de miel.
Les femmes avaient pris le linge sur le char
et, le portant à bras dans les trous de l'eau sombre,
rivalisaient à qui mieux mieux pour le fouler.
On lava, on rinça tout ce linge sali ;
on l'étendit en ligne aux endroits de la grève
où le flot quelquefois venait battre le bord et lavait le gravier.
On prit le bain et l'on se frotta d'huile fine,
puis, tandis que le linge au clair soleil séchait,
on se mit au repas sur les berges du fleuve ;
L'Odyssee, chant VI, v. 85- 98, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition
« Les Belles Lettres », 1967.*

αἶ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥόον περικαλλέ' ἴκοντο,
ἔνθ' ἦ τοι πλῦνοί ἦσαν ἐπηετανοί, πολὺ δ' ὕδωρ
καλὸν ὑπεκπρόρεεν μάλα περ ῥυπόωντα καθήραι,
ἔνθ' αἶ γ' ἡμιόνοῦς μὲν ὑπεκπροέλυσαν ἀπήνης.
καὶ τὰς μὲν σεῦαν ποταμὸν πάρα δινήεντα
τρῶγειν ἄγρωστιν μελιθδεά· τὰ δ' ἀπ' ἀπήνης
εἶματα χερσὶν ἔλοντο καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ,
στεῖβον δ' ἐν βόθροισι θοῶς ἐρίδα προφέρουσαι.
αὐτὰρ ἐπεὶ πλῦνάν τε καθήραν τε ῥύπα πάντα,
ἔξειίης πέτασαν παρὰ θιν' ἄλός, ἦχι μάλιστα
λαίγγας ποτὶ χέρσον ἀποπλύνεσκε θάλασσα.
αἶ δὲ λοεσσάμεναι καὶ χρισάμεναι λίπ' ἐλαίῳ
δεῖπνον ἐπειθ' εἶλοντο παρ' ὄχθησιν ποταμοῖο,
εἶματα δ' ἡλίοιο μένον τερσήμεναι αὐγῇ

RL : Je ne sais pas, comment on peut simplement dire en français : « que demorava a se secar la ropa au clarum dau soleu ». Il y a dans ceci toute la poésie d'Homère, et elle passe directement. Bon, laissons Ulysse dans son buisson.

■ PS : *Oui il sort avec précaution, il y a la métaphore du feu...*

RL : Il sortira, bon, et il verra la jeune fille... elle l'accueille. Bon, allons un peu plus loin, et...

■ PS : *Il raconte l'histoire des Phéaciens...*

RL : Nous allons prendre la...

■ **PS** : ... la métaphore du Palmier ?

RL : Alors Ulysse monte vers la mer Tyrrhénienne et arrive au Pays des morts et nous allons voir la rencontre...

■ **PS** : *Nous sommes dans les voyages là, donc dans les récits chez les Phéaciens, il raconte ses voyages et le voyage...*

RL : C'est Ulysse qui raconte maintenant, eh !

■ **PS** : *...qui parle, oui*

RL : C'est plus loin ... *Les Morts*, voilà.

RL : Alors nous allons prendre le moment de l'évocation.

■ **PS** : *Les Morts* c'est p.145.

RL : C'était Il y en a des morts. J'en ai beaucoup enlevé parce qu'il y a des poètes d'Alexandrie qui se sont amusés à mettre tous les morts possibles ... Alors ça ne finit jamais. Ça ne finit jamais.

■ **PS** : *Ça se prête au remplissage....*

RL : C'est là qu'il y a d'ailleurs l'idée de l'immortalité de l'âme dans ce passage.

Ulysse parle avec sa mère morte et retour à Ithaque

■ **PS** : *Robert, donc après, Ulysse après avoir rencontré Nausicaa, est amené au palais du père, d'Alkinoos, et là il y a les récits. Dans ces récits chez Alkinoos, nous avons les voyages et dans les voyages, un moment, un sommet d'émotion finalement et d'aventure en même temps, c'est la rencontre avec les morts là, à la lisière du monde connu.*

RL : C'est ça. D'abord, premièrement il y a Tirésias le devin qui vient de parler.

*Voilà ce que me dit le roi Tirésias, et son ombre rentra au logis de l'Hadès :
il était arrivé au bout de ses oracles.*

*Mais moi, je restais là, attendant que ma mère vînt boire au sang fumant.
A peine eut-elle bu qu'elle me reconnut et dit, en gémissant, ces paroles ailées :
ANTICLEIA. – Mon fils, tu vis encor ! et pourtant te voici aux brumes du noroît !
ces lieux ne s'offrent pas aux regards des vivants :*

*[pour franchir les grands fleuves et leurs courants terribles
et d'abord l'Océan qu'on ne saurait guérer, il faut un bon navire...
Après un si long temps,]*

*vouant à l'aventure, ne fais-tu qu'arriver ici de la Troade ?
[tes gens et ton vaisseau ne t'auraient pas encor ramené en Ithaque ?...
tu n'aurais pas revu ta femme en ton manoir ?]*

A ces mots de ma mère, aussitôt je réponds :

*ULYSSE. – Ma mère, il m'a fallu naviguer vers l'Hadès
pour demander conseil à l'ombre du devin Tirésias de Thèbes.
Non ! je n'ai pas encor touché en Achaïe, je n'ai pas encor mis le pied sur notre terre*

*Je continue d'errer, de misère en misère,
depuis le premier jour que le divin Atride*

nous emmena, vers Ilion la poulinière, combattre les Troyens.

Mais, voyons ! réponds-moi sans feinte, point par point :

quelle Parque t'a prise et couchée dans la mort ?

fut-ce après un long mal ?... fut-ce une douce flèche dont la déesse à l'arc,

Artémis, vint t'abattre ?...

Parle-moi de mon père, et parle-moi du fils que j'ai laissé là-bas !...

mon pouvoir leur est-il resté ? ou passa-t-il en des mains étrangères,

le jour que l'on cessa de croire à mon retour ?...

Et dis-moi les pensées, les projets de ma femme ?...

est-elle demeurée auprès de notre enfant ?...

sait-elle maintenir tous mes biens sous sa garde ?...
ou déjà, pour époux, aurait-elle choisi quelque noble Achéen ?
Je dis, et cette mère auguste me répond :

ANTICLEIA. – Elle te reste encor, et de tout cœur, fidèle,
toujours en ton manoir où, sans trêve, ses jours et ses nuits lamentables
se consomment en larmes. Ta belle royauté reste toujours sans maître ;
mais Télémaque exploite en paix votre apanage
et prend sa juste part aux festins coutumiers
[, que se donnent entre eux les arbitres du peuple : on l'invite partout].
Ton père vit aux champs, sans plus descendre en ville.
Il ne veut pour dormir ni cadre ni couvertures ni draps moirés :
l'hiver, c'est au logis qu'il dort, parmi ses gens, près du feu, dans la cendre,
et n'ayant sur la peau que grossiers vêtements ;
mais quand revient l'été, puis l'automne opulent,
quand les feuilles partout ont jonché le penchant de son coteau de vignes,
par terre, tristement, il vient s'en faire un lit.
Le chagrin de son cœur va toujours grandissant,
et son triste désir de te savoir rentré, tandis qu'avec les maux,
la vieillesse lui vient.
Et moi si je suis morte, ce n'est pas autrement que j'ai subi le sort.
Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas le tourment de quelque maladie qui me fit rendre l'âme :
c'est le regret de toi, c'est le souci de toi, c'est, ô mon noble Ulysse !
c'est ta tendresse même qui m'arracha la vie à la douceur de miel.
Elle disait et moi, à force d'y penser, je n'avais qu'un désir :
serrer entre mes bras l'ombre de feu ma mère...
Trois fois, je m'élançais ; tout mon cœur la voulait.
Trois fois, entre mes mains, ce ne fut plus qu'une ombre ou qu'un songe envolé.
L'angoisse me poignait plus avant dans le cœur.
Je lui dis, élevant la voix, ces mots ailés :

ULYSSE. – Mère, pourquoi me fuir, lorsque je veux te prendre ?
que, du moins chez Hadès, nous tenant embrassés, nous goûtions, à nous deux,
le frisson des sanglots !...

La noble Perséphone, en suscitant ton ombre,
n'a-t-elle donc voulu que redoubler ma peine et mes gémissements ?
Je dis, et cette mère auguste me répond :

ANTICLEIA. – Hélas ! mon fils, le plus infortuné des êtres !...
Non ! la fille de Zeus, Perséphone, n'a pas voulu te décevoir !
Mais, pour tous, quand la mort nous prend, voici la loi :
les nerfs ne tiennent plus ni la chair ni les os ;
tout cède à l'énergie de la brûlante flamme ;
dès que l'âme a quitté les ossements blanchis,
l'ombre prend sa volée et s'enfuit comme un songe...
Mais déjà, vers le jour, que ton désir se hâte :
retiens bien tout ceci pour le dire à ta femme, quand tu la reverras.
L'Odyssée, chant XI, v. 150-224, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition
« Les Belles Lettres », 1967.

ὡς φαμένη ψυχὴ μὲν ἔβη δόμον Ἀΐδος εἴσω
Τειρεσίαο ἀνακτος, ἔπει κατὰ θέσφατ' ἔλεξεν·
αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, ὄφρ' ἐπὶ μήτηρ
ἦλυθε καὶ πῖεν αἶμα κελαινεφές· αὐτίκα δ' ἔγνω,
καὶ μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τέκνον ἐμόν, πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον ἠερόεντα
ζωὸς ἑών; χαλεπὸν δὲ τάδε ζωοῖσιν ὀράσθαι.
μέσσω γὰρ μεγάλοι ποταμοὶ καὶ δεινὰ ῥέεθρα,
Ὠκεανὸς μὲν πρῶτα, τὸν οὐ πῶς ἔστι περῆσαι
πεζὸν εἶόντ', ἦν μὴ τις ἔχη εὐεργέα νῆα.
ἦ νῦν δὴ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθάδ' ἰκάνεις
νῆι τε καὶ ἐτάροισι πολὺν χρόνον; οὐδέ πω ἦλθες
εἰς Ἰθάκην, οὐδ' εἶδες ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκα;
ὡς ἔφατ', αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Μῆτερ ἐμή, χρεῖώ με κατήγαγεν εἰς Αἶδαο

ψυχῇ χρῆσόμενον Θηβαίου Τειρεσίᾳο·
οὐ γάρ πω σχεδὸν ἦλθον Ἀχαιῖδος, οὐδέ πω ἀμῆς
γῆς ἐπέβην, ἀλλ' αἰὲν ἔχων ἀλάλημαι οἰζύν,
ἔξ οὐ τὰ πρῶτισθ' ἐπόμην Ἀγαμέμνονι δίω
Ἴλιον εἰς εὐπῶλον, ἵνα Τρῶεσσι μαχοίμην.
ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
τίς νύ σε κῆρ' ἐδάμασσε ταηλεγέος θανάτοιο;
ἦ δολιχὴ νοῦσος, ἦ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποικομένη κατέπεφεν;
εἰπὲ δέ μοι πατρός τε καὶ υἱέος, ὃν κατέλειπον,
ἦ ἔτι παρ κείνοισιν ἐμὸν γέρας, ἦ ἢ τις ἦδη
ἀνδρῶν ἄλλος ἔχει, ἐμὲ δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.
εἰπὲ δέ μοι μνηστῆς ἀλόχου βουλήν τε νόον τε,
ἦ ἢ μένει παρὰ παιδί καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσει
ἦ ἦδη μιν ἔγημεν Ἀχαιῶν ὅς τις ἄριστος.
ὥς ἐφάμην, ἦ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ·
καὶ λίην κείνη γε μένει τετληῖσι θυμῶ
σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν· οἰζυραὶ δέ οἱ αἰεὶ
φθίνουσιν νύκτες τε καὶ ἡμέματα δάκρυ χεοῦσῃ.
σὸν δ' οὐ πῶ τις ἔχει καλὸν γέρας, ἀλλὰ ἔκηλος
Τηλέμαχος τεμένεα νέμεται καὶ δαίτας εἴσας
δαίνυται, ἅς ἐπέοικε δικασπόλον ἄνδρ' ἀλεγύνειν·
πάντες γὰρ καλέουσι. πατήρ δέ σὸς αὐτόθι μίμνει
ἀγρῶ, οὐδέ πόλινδε κατέρχεται. οὐδέ οἱ εὐναὶ
δέμνια καὶ χλαῖναι καὶ ῥήγεα σιγαλόεντα,
ἀλλ' ὅ γε χεῖμα μὲν εὐδαίῃ δμῶες ἐνὶ οἴκῳ,
ἐν κόνι ἄγχι πυρός, κακὰ δὲ χροὶ εἴματα εἴται·
αὐτὰρ ἐπὶν ἔλθῃσι θέρος τεθαλυῖά τ' ὀπώρη,
πάντη οἱ κατὰ γουνὸν ἀλωῆς οἶνοπέδοιο
φύλλων κεκλιμένων χθαμαλαὶ βεβλήταται εὐναί.
ἐνθ' ὅ γε κείτ' ἀχέων, μέγα δὲ φρεσὶ πένθος ἀέξει
σὸν νόστον ποθέων, χαλεπὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἰκάνει.
οὕτω γὰρ καὶ ἐγὼν ὀλόμην καὶ πότμον ἐπέσπον·
οὐτ' ἐμὲ γ' ἐν μεγάροισιν εὐσκοπὸς ἰοχέαιρα
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποικομένη κατέπεφεν,
οὔτε τις οὖν μοι νοῦσος ἐπήλυθεν, ἦ τε μάλιστα
τηκεδόνι στυγερῇ μελέων ἐξείλετο θυμόν·
ἀλλὰ με σὸς τε πόθος σά τε μήδεα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ,
σῆ τ' ἀγανοφροσύνη μελιηδέα θυμόν ἀπηύρα.
ὥς ἐφάτ', αὐτὰρ ἐγὼ γ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίξας
μητρος ἐμῆς ψυχὴν ἐλέειν κατατεθνηυῖης.
τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἐλέειν τέ με θυμὸς ἀνώγει,
τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιῇ εἴκελον ἦ καὶ ὄνειρῳ
ἔπτατ'. ἐμοὶ δ' ἄχος ὄξυ γενέσκετο κηρόθι μᾶλλον,
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
“μῆτερ ἐμῆ, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἐλέειν μεμαῶτα,
ὄφρα καὶ εἰν Αἴδαο φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε
ἀμφοτέρω κρυεροῖο τεταρπώμεσθα γόοιο;
ἦ τί μοι εἶδῶλον τόδ' ἀγαυὴ Περσεφόνηια
ᾤτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω;
ὥς ἐφάμην, ἦ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ·
ὦ μοι, τέκνον ἐμὸν, περὶ πάντων κάμμορε φωτῶν,
οὐ τί σε Περσεφόνηια Διὸς θυγάτηρ ἀπαφίσκει,
ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε τίς κε θάνῃσιν·
οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἴνες ἔχουσιν,
ἀλλὰ τὰ μὲν τε πυρὸς κρατερὸν μένος αἰθομένοιο
δαμνᾷ, ἐπεὶ κε πρῶτα λίπη λευκ' ὀστέα θυμός,
ψυχὴ δ' ἠὲ ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται.
ἀλλὰ φώσδε τάχιστα λιλαίεο· ταῦτα δὲ πάντα
ἴσθ', ἵνα καὶ μετόπισθε τεῆ εἰπήσθα γυναικί.

RL : Et pour terminer...

■ PS : *Pour terminer, oui, c'est le retour, non ?*

RL : C'est le retour à Ithaque.

■ PS : *A Ithaque.*

RL : Alors les Phéaciens lui ont donné un bateau, un équipage entier et Ulysse est sur la proue, à l'avant du bateau et il va de l'île des Phéaciens, des Phéaciens, qui est Corfou...

■ PS : *...au nord d'Ithaque,*

RL : ... vers Ithaque, qui n'est pas très loin. Et alors, ce qui se passe c'est que depuis vingt ans, il pense à son retour à Ithaque, et il a enduré tant de choses, il a tellement souffert, qu'il n'en peut plus et s'endort. Et bien il y a... Il se passe qu'il arrive endormi à Ithaque. Alors, la fin. Il part, il va donc à la proue...

■ PS : *Oui, ils ont levé l'ancre.*

*Quand ils eurent atteint le navire et la mer,
les nobles convoyeurs se hâtèrent de prendre les vivres pour la route
et de les déposer dans le fond du vaisseau ;
puis, des draps de linon, ils firent pour Ulysse,
sur le gaillard de poupe, un lit où le héros
dormirait loin du bruit. Alors il s'embarqua, se coucha sans rien dire ;
en ordre, les rameurs prirent place à leurs bancs ;
de la pierre trouée, on détacha l'amarre,
et bientôt, reins cambrés, dans l'embrun de l'écume,
ils tiraient l'aviron.*

*Mais déjà sur ses yeux, tombait un doux sommeil,
sans sursaut, tout pareil à la paix de la mort*

*[: comme, devant le char, on voit quatre étalons s'élancer
dans la plaine et pointer tous ensemble et dévorer la route sous les claques du fouet ;
ainsi pointait la proue et, dans les gros bouillons du sillage, roulait la mer retentissante,]
et le vaisseau courait sans secousse et sans risque, et l'épervier, le plus rapide des oiseaux,
ne l'aurait pas suivi.]*

*Il courait, il volait, fendait le flot des mers, emportant ce héros aux divines pensées,
dont l'âme avait connu, autrefois, tant d'angoisses.*

Maintenant, sans un geste, il dormait, oubliant tous les maux endurés.

Juste à l'heure où paraît la reine des étoiles,

qui vient pour annoncer le lever de l'Aurore en son berceau de brume,

le navire, achevant sa course sur la mer, abordait en Ithaque.

*L'Odyssee, chant XIII, v. 70-95, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'édition
« Les Belles Lettres », 1967.*

αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,
αἶψα τὰ γ' ἐν νῆϊ γλαφυρῇ πομπῆες ἀγαυοὶ
δεξάμενοι κατέθεντο, πόσιν καὶ βρώσιν ἄπασαν·
κὰδ δ' ἄρ' Ὀδυσσῆϊ στόρεσαν ῥῆγός τε λίνον τε
νῆος ἐπ' ἰκριόφιν γλαφυρῆς, ἵνα νήγρετον εὐδοί,
πρυμνῆς· ἂν δὲ καὶ αὐτὸς εβήσετο καὶ κατέλεκτο
σιγῇ· τοὶ δὲ καθίζον ἐπὶ κληῖσιν ἕκαστοι
κόσμῳ, πείσμα δ' ἔλυσαν ἀπὸ τρητοῖο λίθοις.
εὐθ' οἱ ἀνακλινθέντες ἀνερρίπτουν ἅλα πηδῶ,
καὶ τῷ νήδυμος ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἐπιπτε,
νήγρετος, ἠδιστος, θανάτῳ ἄγχιστα εἰκίως.
ἦ δ', ὥς τ' ἐν πεδίῳ τετράοροι ἄρσενες ἵπποι,
πάντες ἄμ' ὀρμηθέντες ὑπὸ πληγῆσιν ἰμάσθλης,
ὑψὸς ἀειρόμενοι ῥίμφα πρήσσουσι κέλευθον,
ὥς ἄρα τῆς πρύμνῃ μὲν αἶερετο, κύμα δ' ὀπισθε
πορφύρεον μέγα θυε πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.
ἦ δὲ μάλ' ἀσφαλῆως θέεν ἔμπεδον· οὐδέ κεν ἴρηξ

κίρκος ὀμαρτήσειεν, ἐλαφρότατος πετεηνῶν.
ὥς ἡ ῥίμφα θεούσα θαλάσσης κύματ' ἔταμνεν,
ἄνδρα φέρουσα θεοῖς ἐναλίγκια μῆδε' ἔχοντα·
ὅς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθ' ἄλγεα ὄν κατὰ θυμὸν
ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων,
δὴ τότε γ' ἀτρέμας εὐδε, λελασμένος ὅσος ἐπεπόνθει.
εὐτ' ἀστήρ ὑπέρεσχε φάαντατος, ὅς τε μάλιστα
ἔρχεται ἀγγέλλων φάος Ἡοῦς ἠριγενείης,
τῆμος δὴ νήσω προσεπίλνατο ποντοπόρος νηῦς.

■ **PS** : *Il touchait l'île. Merci Robert de nous avoir guidés ensemble ici derrière Ulysse vers l'île pour l'abordage. Un bon abordage. Merci.*